

ayant bandées, le mit sur son cheval, le mena à Phôtellerie, le recommanda à l'hôte, et s'en allant, donna deux pièces de monnaie pour la dépense de cet homme, promettant à l'hôte que s'il dépensait davantage, il le lui rendrait à son retour. J.-C. demanda à ce docteur, qui de ces trois hommes était le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs. A quoi il répondit que c'était celui qui en avait eu compassion. Allez, répliqua J.-C., et faites la même chose. Le Sauveur nous commande en la personne de ce docteur, d'être prêts à toute heure à secourir ceux que nous voyons dans la misère, et de n'épargner ni nos soins, ni nos peines, ni notre bien, lorsqu'il se présente quelqu'un que nous puissions assister. Les SS. Pères se plaignent que les hommes sont trop sages dans ces occasions. Ce prêtre et ce lévite croyaient peut-être avoir de bonnes raisons de passer sans s'arrêter. Ils furent même apparemment attendris en voyant ce misérable; mais cette compassion stérile n'empêcha pas qu'ils ne fussent cruels, en manquant à un devoir si pressant de la charité. Le Samaritain ne raisonna pas tant qu'eux. Il agit plus simplement et plus charitablement. Il lui suffit de voir cet homme mourant, pour se croire obligé de le secourir. C'est ainsi que nous devons faire, et nous serions bien peu disposés à secourir les maux qui sont éloignés de nous, lorsque nous négligeons ceux dont nous sommes témoins nous-mêmes, et que nous voyons de nos propres yeux.

FIGURE 38. *Marthe et Marie.* Luc. 10.

(La même année 32.)

Jésus-Christ ne se contentant pas d'avoir établi douze apôtres, choisit encore septante-deux disciples, qu'il envoya deux à deux, devant lui, partout où il devait aller, et qui vivant contents dans leur condition, sans porter envie aux apôtres qui étaient au-dessus d'eux, apprirent dès lors que ceux qui seraient un jour dans les degrés inférieurs de l'Eglise, y devaient vivre très-contents, sans porter envie à ceux qui sont dans les ordres supérieurs, où ils ne doivent point monter par leur propre orgueil, mais demeurer humblement dans leur état, à moins que Dieu ne les en retire, comme il retira S. Mathias du nombre de ces septante-deux disciples pour l'élever à l'apostolat. Après les avoir envoyés, avec pouvoir de chasser les démons, ils revinrent transportés de joie, dirent à J.-C. que ces esprits impurs leur étaient assujettis par la vertu de son nom. Mais J.-C. leur inspirant le mépris de ces dons particuliers, leur dit qu'ils ne

devaient pas se réjouir de cet empire qu'ils avaient sur les démons, mais de ce que leurs noms étaient dans le ciel. Et aussitôt, par un mouvement du St.-Esprit, il rendit grâces à son père, de ce qu'il avait choisi les petits et les humbles pour leur découvrir des mystères qu'il cachait aux sages et aux prudents. Et se tournant en même temps vers ses disciples, il leur dit qu'heureux étaient les yeux qui voyaient ce qu'ils voyaient, parce que plusieurs rois et plusieurs prophètes avaient voulu voir et entendre ce qu'ils voyaient et entendaient, sans qu'ils l'eussent pu : pour faire juger à ceux qui ont reçu des apôtres la connaissance des mêmes mystères, quel crime ce leur serait de les laisser perdre, ou de ne les pas estimer autant qu'ils doivent, en s'appliquant continuellement à les méditer; c'est pourquoi J.-C., voulant nous donner une image sensible de la manière dont les chrétiens doivent passer leur vie, alla dans un château où une femme nommée Marthe le reçut. Cette femme avait une sœur nommée Marie qui se tenait aux pieds de J.-C., écoutant paisiblement sa sainte parole, pendant que Marthe était occupée à préparer à manger. Elle s'inquiéta même de ce que sa sœur n'aidait pas dans l'embaras où elle se trouvait; elle en vint faire sa plainte à J.-C. qui, bien loin de retirer Marie de cette application si louable à sa parole, la défendit au contraire contre sa sœur, et dit à Marthe que, pendant qu'elle s'occupait avec tant d'empressement à beaucoup de choses, Marie avait choisi la meilleure part, et qu'elle ne lui serait point ôtée. Les SS. Pères ont compris de là, qu'encore que les actions extérieures de charité soient nécessaires pendant cette vie, ceux néanmoins que Dieu en dispense pour les tenir dans une vie tranquille, occupés à la méditation de sa parole, sont toujours les plus heureux. Rien ne paraissait plus saint que de s'appliquer à préparer à manger pour J.-C. même: et cependant J.-C. préfère le repos de Marie au travail de Marthe. Cette parole que J.-C. lui dit, qu'il n'y avait qu'une chose qui fût nécessaire, a été la devise ordinaire des plus grands saints. Ils ont vu que le reste, en quelque sorte, était superflu, et qu'on ne pouvait presque s'y appliquer sans préjudice de cette seule chose, qui est nécessaire. C'est pourquoi ils ont dit que cette sentence devait retenir l'activité de ceux qui mettent toute leur piété dans les actions extérieures; et quoique ces œuvres de charité soient excellentes en elles-mêmes, ils doivent craindre néanmoins que le trouble et l'empressement qui les accompagnent ne nuisent peu à peu à la pureté intérieure et à l'union du cœur à Dieu, en quoi consiste proprement cet unique nécessaire, que J.-C. a voulu être préféré à toutes choses.

## FIGURE 39. Folie des richesses. Luc. 12.

(La même année 32.)

Après que J.-C. nous eut appris, par la réponse qu'il fit à Marthe, combien il préférerait la vie paisible et toujours appliquée à Dieu, à la vie active, toujours occupée aux œuvres de charité, il nous fit voir encore combien il pouvait y avoir d'illusions dans ces actions extérieures de piété, par les reproches qu'il fit aux Pharisiens, qui ne se mettaient en peine que du dehors, qui négligeaient le dedans; car les SS. Pères, considérant la conduite de ces personnes, et ce que J.-C. dit dans l'Évangile, ont reconnu que le démon n'aime rien tant, lorsqu'il possède bien une âme, que de lui faire faire beaucoup de bonnes œuvres extérieures, qui éclatent aux yeux des hommes, pourvu que pendant qu'elle donne le dehors à Dieu, il soit maître du dedans: que si ses engagements extérieurs sont toujours à craindre à toutes sortes de personnes, J.-C. fait voir combien ils le sont encore plus à ceux qu'il choisit pour ses ministres; car deux frères l'ayant prié de les accorder et de faire entre eux un partage, il rejeta assez durement cette proposition, et leur dit qu'il n'était point établi pour faire ce partage entre eux. Il montra par cette réponse, qu'il ne voulait prendre aucune part aux biens du monde, ni aux affaires des hommes du monde, et qu'un vrai chrétien, et principalement un ministre de J.-C., doit fuir ces occasions séculières, et ne se pas laisser tromper par un prétexte de charité dont on les couvre. Il prit sujet de l'embarras de ces frères pour le partage de leurs biens, d'avertir les hommes de fuir l'avarice, et de les assurer que ce n'est point de l'abondance des biens temporels que dépend la vie de l'homme. Sur quoi il leur dit cette parabole: Un homme fort riche ayant recueilli une grande moisson de sa terre, se trouva en peine de cette abondance, et disait en lui-même: Que ferai-je maintenant, puisque les greniers me manquent, et que je ne sais où ramasser tous mes fruits? Il faut, dit-il, que j'abatte mes granges et que je les agrandisse; j'y mettrai ensuite tout ce que j'ai recueilli, et je dirai à mon âme: O mon âme! vous avez beaucoup de biens pour plusieurs années; tenez-vous en repos, mangez, buvez, faites bonne chère. Mais lorsqu'il s'applaudissait de la sorte, Dieu lui dit: Insensé, on va vous ôter votre âme cette nuit même. A qui seront donc ces grands biens que vous avez amassés? J.-C. veut que ceux qui sont à lui travaillent à s'acquérir d'autres richesses que

celles qui se perdent à la mort. Il veut qu'ils soient riches, mais des biens du ciel, qui leur font aisément connaître la vanité de ceux de la terre, pour lesquels il leur défend d'avoir le moindre empressement. Ce riche que J.-C. appelle insensé, ne pensait point à s'enrichir par des voies injustes; sa folie n'était qu'en ce qu'il se mettait en peine d'avoir des biens pour plusieurs années, et qu'il est tout d'un coup surpris de la mort. Ainsi J.-C. veut que nous arrêtions dans nous le désir des choses d'ici-bas, par la vue continuelle du moment auquel nous le devons quitter. Il n'y a rien que l'homme oublie tant que sa condition mortelle. Il n'y a presque personne qui y pense comme il faut, quoique rien ne soit plus capable de nous faire renoncer à tout. J.-C., qui en connaissait l'importance, nous apprend ici que nous devons sans cesse nous occuper de cette pensée; et c'est un des plus grands effets de l'humilité chrétienne, que de nourrir son âme de la méditation de la mort, et dire souvent avec David: Les années éternelles ont été l'occupation de mon esprit.

## FIGURE 40. L'enfant prodigue. Luc. 15.

(La même année 32.)

Le fils de Dieu qui avait souvent exhorté les hommes à la pénitence, voulut encore leur montrer, par diverses paraboles, combien elle était agréable à Dieu et aux anges, car il propose, tantôt la joie d'un pasteur qui a trouvé enfin une brebis qui s'était égarée, tantôt la joie d'une femme qui, après avoir longtemps cherché une pièce de monnaie qu'elle avait perdue, l'invite, lorsqu'elle l'a trouvée, ses voisins pour s'en réjouir avec elle. Mais la figure la plus touchante que le Sauveur nous ait donnée sur ce sujet, est celle de l'enfant prodigue. Un homme, dit-il, ayant deux fils, le plus jeune des deux pria son père de lui donner la part qu'il pouvait prétendre à son héritage, et s'éloigna tant retiré d'auprès de lui, il alla dans un pays éloigné, où il consuma tout son bien en vivant avec des femmes débauchées. Une grande famine étant ensuite survenue, il en fut si pressé que, ne pouvant plus résister, il s'attacha au service d'un des habitants de ce pays-là, qui l'envoya dans une maison de campagne pour y paître des porceaux. Sa misère en cette occupation déplorable, était si grande, qu'encore qu'il souhaitât avec passion de manger ce que les porceaux mangeaient, personne néanmoins ne lui en donnait. Etant enfin rentré en lui-même, il dit dans un profond ressentiment de son état:

Hélas ! combien de mercenaires ont maintenant du pain avec abondance dans la maison de mon père, et moi je meurs ici de faim ! Et dans ce mouvement violent, il quitta le lieu où il était si misérable, pour aller trouver son père, et lui confesser la faute qu'il avait faite. Lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut ; et étant touché de compassion, il courut à lui, et l'embrassa, ne rougissant point de le reconnaître pour son fils, et étouffant par la joie qu'il avait de le posséder, le ressentiment de l'injure qu'il lui avait faite. En se séparant de lui, ce jeune homme sentant alors, plus vivement que jamais, le mal qu'il avait fait en quittant un si bon père, lui dit avec une profonde douleur : J'ai péché, mon père, contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais ce père charitable voulant au contraire le rétablir dans la condition de fils dont il se reconnaissait si indigne, commanda à ses serviteurs de lui apporter ses premiers habits et ses anciens ornements. Il ordonna ensuite qu'on tuât le veau gras, et fit un festin avec tant de réjouissance, que son fils aîné même s'en fâcha, et lui fit quelques reproches. Mais son père lui répondit qu'il était bien juste qu'il témoignât de la joie, puisque son fils qui était mort était ressuscité. Il est difficile, disent les SS. Pères, de rien ajouter à cette parabole, puisqu'elle s'exprime elle-même d'une manière si vive. L'œil y voit, et le cœur y ressent ce qui est au-dessus de toutes les paraboles. Les marques d'une véritable conversion y sont admirablement représentées. Cet enfant y voit sa misère et la quite. Il retourne à son père, il s'abandonne à lui. Quittons de même le péché et convertissons-nous à Dieu du fond du cœur, et il n'aura pour nous que des entrailles de compassion. Ayons de la douleur, comme cet enfant, d'avoir abandonné la maison de notre père, et tenons-nous heureux d'y avoir été reçus de nouveau. Ainsi notre pénitence sera toujours animée d'un regret mêlé d'amour, et accompagnée de paix et de joie.

FIGURE 41. *Le mauvais riche.* Luc. 6.

Jésus-Christ ayant maudit les richesses, ne s'est pas contenté des malédictions qu'il a prononcées contre les riches, mais il a voulu donner un exemple de leur état, qui doit faire trembler tous ceux qui ont quelque foi. Il y avait, dit-il, un homme riche, vêtu de pourpre et de fin lin, qui faisait tous les jours bonne chère, et il y avait un pauvre nommé Lazare, qui était couché devant la porte de ce riche, tout plein d'ulcères, et qui ne désirait que les miettes qui tombaient de la table de ce riche, sans

que personne les lui donnât. Les chiens, comme pour confondre la cruauté de ce riche, venaient lécher les ulcères du Lazare, qui souffrait le bon office des animaux, pour nous apprendre à recevoir humblement les consolations que Dieu nous envoie, par qui que ce soit qu'il nous les donne. Mais Dieu voulant enfin couronner une patience si persévérante dans un état si pénible, et récompenser la fermeté avec laquelle il avait souffert sans plainte, sans aigreur et sans murmure, de si indignes traitements, tira le Lazare de ce monde; et son âme, y ayant été purifiée par le feu des souffrances fut, après sa mort, portée par les anges au sein d'Abraham. Le riche mourut aussi; mais son état après sa mort, fut aussi différent de celui du Lazare, qu'il avait été durant sa vie, car il fut condamné aux tourments de l'enfer, d'où, élevant les yeux en haut, il vit Abraham de loin, et le Lazare dans son sein. Il cria aussitôt vers Abraham, dans la douleur violente qu'il endurait, le pria d'avoir pitié de lui, et d'envoyer le Lazare, afin de tremper le bout de son doigt dans l'eau, et de lui rafraîchir la langue, parce qu'il était horriblement brûlé de ces flammes. Abraham lui répondit qu'il se souvint qu'il avait joui des biens durant sa vie, pendant que le Lazare souffrait, et que maintenant le Lazare était dans la joie pendant qu'il était dans les tourments. Le riche pria d'envoyer au moins le Lazare en la maison de son père, afin d'avertir cinq frères qu'il y avait, de prendre garde à eux, pour ne pas tomber en ce lieu de tourment. Abraham lui répondit que ses frères avaient Moïse et les prophètes, et que s'ils ne les écoutaient pas, ils n'écouteront pas non plus ceux qui seraient ressuscités d'entre les morts. Cette parabole a deux faces bien différentes. Tout est admirable dans ce qui regarde le Lazare, et tout est étonnant dans ce qui regarde le mauvais riche. L'un était véritablement heureux en paraissant misérable, et s'il demandait des consolations, ce n'étaient que des miettes, pour mieux souffrir ses maux ensuite, et non pour les finir. L'autre, au contraire était véritablement misérable, alors même qu'il paraissait heureux; et il trouva Abraham aussi ferme, après sa mort, à lui refuser les moindres consolations, qu'il avait été dur lui-même pendant sa vie à refuser au Lazare jusqu'aux miettes de sa table. Après cet exemple, que J.-C. même propose, les vrais pauvres ne portent point d'envie aux riches. Ils en ont même une compassion secrète, et bien loin de murmurer contre les riches, et de souhaiter leurs richesses, ils bénissent leur pauvreté, et la regardent comme un excellent moyen de satisfaire à Dieu pour leurs péchés, qu'ils ont toujours devant les yeux, et qu'ils sentent

comme le Lazare sentait ses ulcères. Une pauvreté soufferte en ce monde de cette sorte, est une source de biens pour l'autre, et les riches sont bien malheureux s'ils ne mettent leur bonheur à secourir ces sortes de pauvres; puisque, selon la parole de S. Bernard, les amis des pauvres sont les amis des rois, et les pauvres volontaires sont rois eux-mêmes.

FIGURE 42. *Le Pharisien et le Publicain.* Luc. 18.

(La même année 32.)

Jésus-Christ ayant marqué d'une manière si sensible la fin malheureuse du mauvais riche, il étonne encore plus ses disciples, en leur représentant la surprise où seront tous les hommes, lorsqu'il viendra juger la terre; car il compare le temps auquel il viendra, à celui auquel le déluge inonda le monde. Les hommes alors, dit J.-C., buvaient et mangeaient; il mariaient leurs filles et épousaient des femmes, jusqu'au jour que le déluge arriva qui les ensevelit tous. Pour éviter cette surprise aux approches d'un si grand mal, J.-C. avertit les fidèles de prier sans relâche, et de le faire avec la même ardeur qu'une veuve qui est opprimée, va prier un juge de lui faire justice; elle l'importune de telle sorte, par l'assiduité de ses cris, qu'il est contraint, malgré lui-même, de céder à ses instances, et de faire ce qu'elle veut. Mais en nous exhortant à la prière, et en nous donnant un exemple si parfait dans cette veuve dont il parle, il nous donne dans une même parabole, un double modèle de deux personnes qui prient, pour l'une desquelles il n'a que de l'horreur, et dont l'autre lui est agréable. Deux hommes dit-il, allèrent au temple pour prier. L'un était Pharisien, c'est-à-dire du nombre de ceux qui faisaient alors profession d'une plus grande vertu; et l'autre était Publicain, c'est-à-dire de ceux qui étaient les plus odieux alors par leurs dérèglements et par leur avarice. Le Pharisien se tenant debout, rendait grâces à Dieu de ce qu'il n'était pas comme le reste des hommes, qui sont injustes et voleurs, ni comme ce Publicain qu'il voyait aussi dans le temple. Il représenta à Dieu qu'il jeûnait deux fois la semaine, et qu'il donnait exactement la dîme de tous ses biens. Mais lorsqu'il offrait à Dieu ses prières présomptueuses, et qu'il ne lui montrait que ce qu'il avait fait de bien, le Publicain, dans un esprit bien différent, se tenait au bas du temple, et, rougissant de ce qu'il sentait dans son cœur, témoignait au dehors de sa confusion du dedans. Il n'osait lever les yeux, il frappait sa poitrine, et n'ouvrait la bouche que pour dire ces paroles: O Dieu! ayez pitié de moi, qui suis un grand

pécheur. J.-C. nous fait voir, après avoir rapporté cette parabole, combien ses pensées sont différentes des nôtres, et combien ses jugements sont élevés au-dessus de ceux des hommes. Les hommes alors n'eussent regardé ce Pharisien qu'avec admiration, et Dieu ne le regarde qu'avec horreur, et au lieu que ce Publicain était méprisé de tout le monde, J.-C. assure que son humilité l'a rendu juste devant ses yeux; car Dieu rejette les superbes, et aime les humbles: c'est être superbe que de se préférer aux autres par quelque avantage qu'on puisse avoir au-dessus d'eux. S. Augustin remarque que le crime de ce Pharisien n'était pas de s'attribuer les dons de Dieu, puisqu'il en rendait grâces, mais de s'élever au-dessus de ceux qui paraissent ne pas en avoir été favorisés. Les vertus extérieures sont dangereuses, si elles ne sont jointes en même temps à une grande humilité; et il vaut mieux ne voir en soi que des crimes, en gémir humblement devant Dieu, comme le Publicain, que d'envisager, comme le Pharisien, un grand nombre de bonnes œuvres, qui ne servent qu'à nous inspirer de la complaisance pour nous-mêmes et du mépris pour les autres.

FIGURE 40. *Ouvriers de la vigne.* Math. 20.

(La même année 32.)

Le Fils de Dieu, voulant donner à ses disciples une image de ce qui arriverait à son Église dans la suite de tous les siècles, leur dit cette parabole: Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sort de grand matin, et qui va louer des gens pour travailler à sa vigne, après avoir fait marché avec eux de ce qu'il leur donnerait pour leur journée. Étant encore sorti vers les neuf heures, il vit quelques personnes dans la place de la ville, qui ne faisaient rien, auxquelles il dit: Allez travailler à ma vigne, je vous donnerai ce qui sera juste, et ils y allèrent. Il fit encore la même chose sur le midi et sur les trois heures du soir; mais étant encore sorti sur la fin du jour, il en vit qui étaient oisifs, et il leur demanda pourquoi ils passaient ainsi tout le jour sans rien faire. Ils lui répondirent que personne ne les avait employés. Il les envoya encore à sa vigne comme les autres, leur promettant de leur donner ce qui serait juste. Le soir étant venu, le père de famille commanda à celui qui avait soin de ses affaires, d'appeler ses ouvriers, pour leur donner à tous leur récompense, en commençant néanmoins par les derniers. Ceux donc qui n'étaient venus que le soir, furent appelés les premiers, et ils reçurent tous le prix dont le père de famille était convenu avec les

autres. Ce que voyant ceux qui avaient été appelés à la pointe du jour, ils crurent que comme ils avaient plus travaillé que ces derniers, ils recevraient aussi davantage. Mais ils ne reçurent que ce dont ils étaient convenus; et, en le recevant, ils murmurèrent contre le père de famille. Ces derniers venus, disaient-ils, n'ont travaillé qu'une seule heure, et cependant vous les égalez à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Le père de famille répondit à l'un d'eux, et lui dit: Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi de votre récompense? prenez ce qui est à vous, et vous retirez. Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce qui me plaît, ou êtes-vous méchant parce que je suis bon? C'est ainsi, dit J.-C., que les derniers seront les premiers, et que les premiers seront les derniers: car plusieurs sont appelés et peu sont élus. Cette parabole toute pleine de mystères a donné lieu aux SS. PP. de l'Église d'exhorter les chrétiens à travailler fidèlement à l'œuvre de leur salut, et à fuir l'oisiveté que Dieu témoigne lui être si désagréable. Tous travaillent à cette vigne, quoique le travail soit différent, et il suffit d'y faire ce que le père de famille nous commande, sans faire des avances de nous-même, ou choisir le travail qui nous plaît le plus. Mais il faut bien prendre garde de ne pas s'élever de ce qu'on fait, et de prétendre être plus récompensé que les autres. On perd son travail lorsque l'on s'y appuie trop, et on consume ses forces en vain, lorsqu'on y fonde ses espérances. C'est de Dieu seul et de sa bonté que nous devons tout attendre. Quelque ouvrage que nous ayons pendant notre vie, Dieu ne couronnera en nous que ses dons. Malheur, dit S. Augustin, à la vie même des hommes qui paraît la plus louable, si Dieu l'examine dans la sévérité de sa justice!

FIGURE 44. Résurrection du Lazare. Jean. 11.

( La même année 32. )

Le temps destiné pour la mort du Sauveur commençant à s'approcher, il semble qu'il l'avança en quelque sorte pour la résurrection du Lazare. Et comme ce fut le plus éclatant de ses miracles, il excita aussi plus d'envie dans l'esprit de ses ennemis. Lorsque le Lazare était encore malade en Béthanie, ses sœurs Marthe et Marie envoyèrent vers le Sauveur pour lui en donner avis J.-C., qui aimait ces deux sœurs et leur frère, se contenta alors de dire que cette maladie n'était que pour faire éclater davantage la gloire de Dieu. C'est pourquoi, bien loin de s'empresse pour l'aller

guérir, il demeura deux jours à dessein au même endroit, pour donner lieu à la mort du Lazare, et pour apprendre ainsi que c'est son éloignement qui est la cause de la mort spirituelle de nos âmes. Ces deux jours étant passés, il dit à ses disciples qu'il fallait aller en Judée. Mais les apôtres craignant pour leur maître, lui représentèrent qu'il n'y avait qu'un moment que ses ennemis cherchaient à le perdre. J.-C. éleva ses apôtres au-dessus de toutes ces frayeurs, et leur dit que le Lazare était mort, et qu'il s'en réjouissait, afin que cet événement pût donner lieu à leur foi. Ce fut en cette rencontre que S. Thomas dit cette parole de courage qui a été comme la devise de tous les chrétiens, lorsqu'ils ont vu, dans la suite de tous les siècles, J.-C. persécuté dans ses membres: Allons, et mourons avec lui. Quand J.-C. fut en Béthanie, il trouva le Lazare mort depuis quatre jours, et dans le sépulchre. Marthe ayant appris que le Sauveur était arrivé, se hâta d'aller au-devant de lui, et laissa Marie, sa sœur, avec ceux d'entre les Juifs qui étaient venus de Jérusalem pour la consoler. Marthe témoigna sa douleur à J.-C. de ce qu'il n'avait pas été présent pendant que son frère était malade; et elle témoigna sa foi, en disant qu'elle était assurée qu'encore en l'état où son frère était, J.-C. pourrait obtenir de Dieu tout ce qu'il lui demanderait, et confessa qu'il était le Christ, Fils du Dieu vivant, qui était venu au monde. Elle alla aussitôt appeler en secret Marie, sa sœur, et elle lui dit que le Seigneur était venu et qu'il la demandait. Marie se leva à cette parole, et courut vers J.-C.: les Juifs qui étaient avec elle pour la consoler, la suivirent, croyant que la violence de sa douleur l'emportait pour aller pleurer au sépulchre de son frère. J.-C. voyant Marie fondant en larmes, ainsi que les Juifs qui l'accompagnaient, pleura aussi lui-même, et demanda où l'on avait mis le Lazare. On le mena au sépulchre, d'où J.-C. fit ôter la pierre; et après avoir rendu grâce à Dieu, par une prière qu'il lui adressa, il cria à haute voix: Lazare, sortez dehors. Ce mort ressuscita aussitôt, et se leva en présence de tous, ayant encore les pieds et les mains liés, et le visage couvert d'un suaire. J.-C. commanda qu'on le déliât, et qu'on le laissât aller. Les SS. Pères ont tous regardé cette résurrection du Lazare comme la figure de la résurrection de l'âme et de la conversion d'un pécheur. J.-C. s'approche de l'âme comme il s'approcha du Lazare, et il l'appella à haute voix pour la ressusciter par la force de sa parole, et par le pouvoir de lier et de délier, qu'il a donné à son Église, et par l'impression de son esprit, qui forme dans les cœurs un regret sincère, et leur fait produire des fruits de pénitence proportionnels à la grandeur de leurs fautes.

Ces larmes, ce trouble, ce frémissement et cette prière de J.-C. font voir la peine de ressusciter ces morts qui ont vieilli dans une langue habitude du péché. Mais quelque difficulté qu'il ait dans cet ouvrage, on ne peut désespérer de rien, quand on considère la toute-puissance de cette voix qui fait sortir les morts vivants de leurs sépulcres, et la bonté de celui qui, quelque temps après, fait manger à sa table celui qui était auparavant dans la pourriture du tombeau.

FIGURE 55. *Zachée. Luc. 19.*

( La même année 32. )

Les Pharisiens ayant su la résurrection du Lazare, et voyant avec douleur l'éclat que ce miracle avait fait, s'assemblèrent promptement pour délibérer entr'eux de ce qu'ils devaient faire. Si nous laissons aller cet homme de la sorte, dirent-ils, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront se rendre maîtres de notre ville et de nos états. Un d'entre eux qui était pontife cette année, inspiré de Dieu, prophétisa qu'il fallait qu'un seul homme mourût pour tous, et dès ce jour, ils arrêterent sa mort entr'eux. J.-C. l'ayant su, se cacha, et ne voulut plus demeurer publiquement dans la Judée. Mais quelques jours s'étant passés et le temps de sa mort étant proche, il résolut de retourner à Jérusalem, et prédit en chemin, à ses disciples, ce qui lui devait arriver. Lorsqu'ils approchèrent de Jéricho, le premier d'entre les publicains, nommé Zachée, entendit que J.-C. venait; il désirait depuis fort longtemps de le voir, et il alla avec la foule du peuple au-devant de lui. Mais parce qu'il était petit, et que le reste du monde l'empêchait de voir Jésus, il courut devant les autres et monta sur un arbre qui était le long du chemin par lequel J.-C. devait passer. Le Sauveur étant arrivé à ce lieu et levant les yeux en haut, dit à Zachée qu'il se hâtât de descendre, parce qu'il voulait ce jour-là aller demeurer chez lui. Zachée donna un exemple de la promptitude avec laquelle on doit obéir à Dieu lorsqu'il nous parle: Il se hâta de descendre, et reçut le Fils de Dieu chez lui avec une extrême joie, quoique tout le monde murmurât de ce que J.-C. avait choisi le logis d'un homme d'une profession si odieuse, pour s'y retirer. Mais Zachée étant déjà converti dans le fond de l'âme, et renonçant dès ce moment à son avarice passée, vint se présenter devant J.-C. et lui dit avec une humble confiance, et avec une liberté que la grâce lui donnait, qu'il allait dès-lors distribuer la moitié de tout son bien aux pauvres, et que du reste il en ferait restitution, et que s'il avait

pris quelque bien à quelqu'un, il lui en rendrait quatre fois autant. J.-C. ayant entendu cette résolution sainte que lui-même avait formée dans son cœur, dit que le salut était venu visiter ce jour-là cette maison, et que cet homme, que les Juifs ne regardaient qu'avec horreur, était aussi du nombre des enfants d'Abraham. Les SS. Pères ont considéré Zachée comme le modèle d'une véritable conversion. Il semble prévenir J.-C., mais J.-C. l'avait déjà prévu au dedans par les mouvements du cœur, d'où sortirent ensuite tous les mouvements extérieurs, comme des effets de la grâce qu'il avait reçue. Zachée ne s'abstint de donner tout son bien aux pauvres, que pour faire restitution de celui qu'il avait pris, parce que Dieu n'agrée pas les aumônes qui se font du bien d'autrui. Il ne se contente pas de restituer ce qu'il avait pris, il en rend quatre fois autant. C'est pourquoi J.-C. déclare aussitôt qu'il est sauvé. Car lorsque l'on ôte le vice dominant dans un homme, comme est l'avarice dans ces sortes de personnes, tout le reste suit aisément. L'Évangile apprend, par cet exemple remarquable, qu'il faut toujours commencer sa conversion par ôter les empêchements les plus grossiers, comme sont les restitutions du bien et de l'honneur, parce que Dieu pardonne plus difficilement ce qui blesse le prochain, que ce qui le blesse lui-même.

FIGURE 46. *Triomphe de Jésus-Christ. Jean. 12.*

( L'an de l'ère commune 33, quatrième de la prédication de Jésus-Christ. )

Jésus-Christ étant sorti de Jéricho après la conversion de Zachée, avança vers la ville de Jérusalem; et six jours avant Pâques, il alla en Béthanie, où Marie, sœur de Lazare ressuscité, le reçut, et répandit sur sa tête un vase d'excellent parfum. Judas en murmura contre elle, et J.-C. soutint et loua cette action. Le peuple sachant que J.-C. était en ce lieu, vint en foule non-seulement pour le voir, mais pour voir aussi le Lazare; ce qui aigrissant de plus en plus les Pharisiens, ils délibérèrent de faire mourir le Lazare, dont la résurrection, relevant la gloire de J.-C., combattait le dessein qu'ils avaient formé de le perdre, et portait plusieurs d'entre les Juifs à croire en lui. Le lendemain, J.-C. étant proche de la ville, envoya ses disciples de la montagne des Oliviers où ils étaient au château voisin, et leur commanda de délier une ânesse avec son ânon, pour le lui amener, et de répondre à ceux qui voudraient les empêcher de le faire, que le Seigneur en avait besoin. Les disciples obéirent à cet ordre. Ils mirent leurs vêtements sur cette ânesse, et y firent asseoir J.-C.,

et en un moment, tout le peuple qui était venu à Jérusalem pour la fête de Pâque, apprenant que J.-C. y allait entrer, prit des branches de palmiers, et marcha devant lui avec de grandes acclamations de joie. Plusieurs jetaient leurs vêtements par terre aux endroits par lesquels J.-C. devait passer; d'autres le couvraient de branches d'arbres, et ils criaient devant lui: Salut et gloire au fils de David; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Ces applaudissements du peuple animèrent de plus en plus les ennemis du Seigneur, et ils s'entredisaient: Vous voyez que nous ne gagnons rien, voilà tout le monde qui court après lui. Les Saints Pères ont relevé excellentment ce grand miracle de Jésus-Christ. Il triomphe, disent-ils, par avance, comme il mourut par avance à la cène où il fait voir l'empire véritable qu'il devait acquérir sur les cœurs par le mérite de sa mort, et par la gloire de sa résurrection. Il fait tout ce qu'il lui plaît de ce peuple.

Il force les méchants mêmes de l'adorer, comme ils seront contraints un jour avec les démons de fléchir les genoux en sa présence, et de confesser qu'il est Dieu. Les Juifs le haïssent, ils le veulent perdre, et ils ne peuvent néanmoins empêcher sa gloire. Il paraît par un si grand exemple que c'est Dieu seul qui fait tout sur la terre, que les méchants, ainsi que les bons, sont soumis à son empire, et que c'est en vain qu'on se trouble des événements de cette vie. On doit toujours dire, quoi qu'il arrive: c'est Dieu qu'il l'a ainsi ordonné, et après cela demeurer en paix. C'est la dévotion la plus solide des chrétiens, puisqu'elle les rehausse au-dessus de l'enfer et de la terre, au-dessus des démons, des hommes, des anges et du ciel même, pour les faire entrer dans le sanctuaire de Dieu, et demeurer dans l'immobilité de ses desseins éternels.

FIGURE 47. *Vendeurs chassés du Temple.* Jean. 12

(La même année 33.)

Lorsque J.-C. approcha de la ville de Jérusalem, la joie de son triomphe n'empêcha pas qu'il ne versât des larmes, que la tendresse de la charité lui fit répandre, dans la vue des maux qui arriveraient bientôt à cette malheureuse ville, pour punir le déicide qu'elle était près de commettre. Il déclara que la cause de ses maux futurs était parce qu'elle n'avait pas connu le temps auquel Dieu l'avait visitée dans ses miséricordes, et il apprit ainsi aux chrétiens à ne pas mépriser la grâce de Dieu, en la laissant demeurer inutile et sans effet. Que s'ils ne comprennent pas de quelle punition ils se rendent dignes par ce mépris, ils doivent trembler quand ils considèrent que Jérusalem ne fut pas punie d'abord de

son crime. Le délai dont Dieu usa n'empêcha pas que l'arrêt qu'il avait prononcé contre elle dans sa colère, ne fût exécuté ponctuellement. Lorsque J.-C. s'occupait de ces choses, en marchant toujours, et qu'il faisait voir les malheurs des grandes villes qui rejettent aisément, ou qui altèrent la vérité de Dieu, il entra enfin dans Jérusalem qui se trouva toute dans le trouble, en demandant qui était celui qui y entra de la sorte. J.-C. alla d'abord au temple, et y ayant trouvé des personnes qui vendaient et qui achetaient, il les en chassa; il renversa toutes leurs tables, jeta les chaises de ceux qui vendaient des colombes, et dit que la maison de Dieu était une maison de prière, et qu'on ne la devait pas changer en une caverne de voleurs. Il témoigna tant de zèle pour le respect qu'on devait rendre à ce saint temple, qu'il ne souffrait pas que personne y passât en portant un vase. Les SS. Pères ont extrêmement considéré cette circonstance, et ils ont admiré que J.-C. ayant prédit les grands maux qui devaient arriver à Jérusalem, allât aussitôt au temple, pour y montrer sans doute que c'étaient les désordres qui s'y commettaient, et la négligence ou le dérèglement des prêtres, qui attireraient ces malheurs sur tout le peuple; et qu'ainsi, pour apaiser Dieu, et pour détourner sa colère de dessus les peuples, ceux qui les conduisent doivent commencer à voir s'il n'y a rien dans eux qui puisse déplaire à Dieu. Mais il n'y a point de chrétien qui ne soit épouvanté ici lorsqu'il considère avec quelle sévérité le Fils de Dieu, le plus doux de tous les hommes, traite ceux qui profanaient la sainteté de ce temple. Il n'est entré en colère que contre ce désordre, quoiqu'il ne se commit que dans le parvis, et sous prétexte même du service et du culte qu'on rendait à Dieu dans ses sacrifices. Aussi les SS. Pères ont été étrangement circonspects en considérant cette histoire, et ils ont pris garde de ne point violer la sainteté de nos temples par la moindre chose qui déplaît à Dieu, puisqu'ils sont infiniment plus saints que celui dont J.-C. ne put alors souffrir la profanation. C'est pourquoi ils ont toujours fort recommandé à leurs peuples le respect qu'ils doivent aux églises, parce qu'il n'y a rien qui irrite Dieu davantage que l'irrévérence qu'on lui témoigne dans un lieu où il habite comme dans son trône, et comme dans le ciel même. Ils ont exhorté les fidèles à s'appliquer à ce saint culte avec une exactitude religieuse, car on ne se rit pas de Dieu impunément; et s'il tolère ici les irrévérences que l'on ose commettre en présence de son autel, on ne doit point douter qu'il n'excite un jour sa colère contre cet outrage, et qu'il ne s'en venge, selon la parole de l'Écriture, dans toute l'effusion de sa fureur.